

Albert James Arnold

**Corsaires, Aventuriers, Flibustiers et Pirates:  
Identité Régionale à la Frontière  
de l'Empire Espagnol dans la Caraïbe**

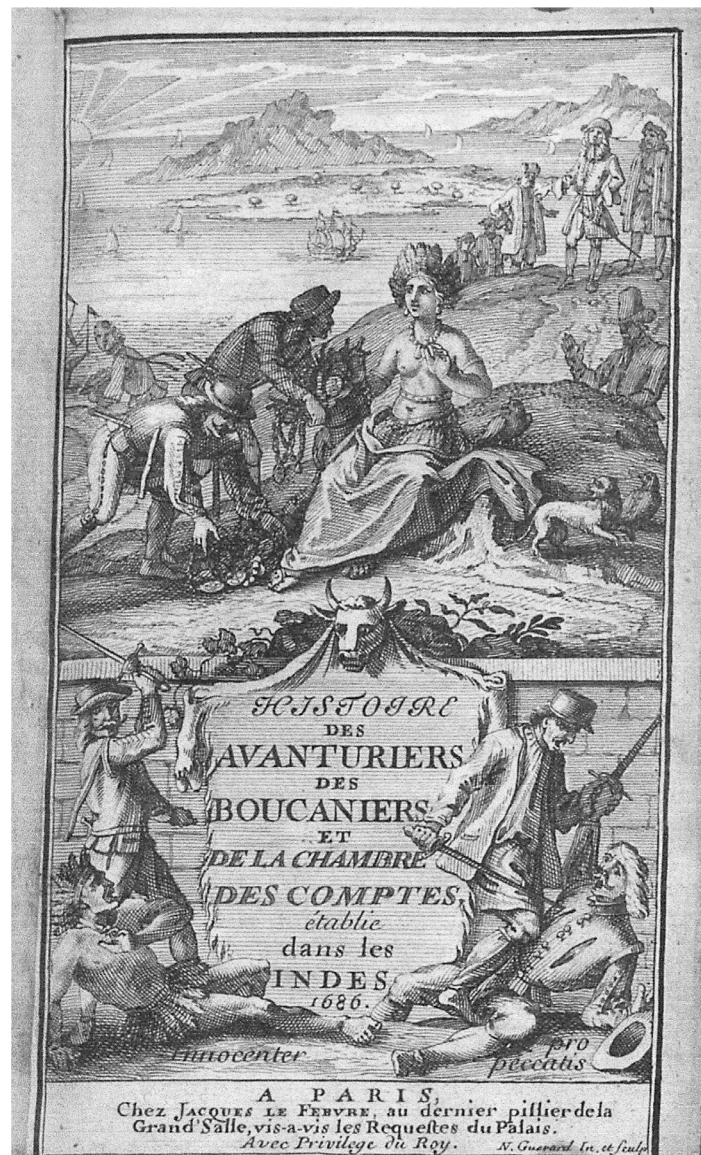
Les axes allant d'un centre métropolitain vers la périphérie coloniale reproduisent le modèle classique de la colonisation européenne, à l'intérieur duquel chaque pays cherchait à imposer un système plus ou moins clos. Ce modèle, qui a longtemps régi la description des échanges – autant culturels qu'économiques – tend à privilégier l'exclusive du contrat colonial que chaque pays passait avec ses colons. Ainsi, tout ce qui menaçait l'exclusive relevait de la piraterie, définie comme un commerce illégitime. Dès les débuts de l'expansion européenne aux Indes Occidentales, les pays coloniaux ont conçu leurs relations avec le Nouveau Monde plus ou moins de cette façon. L'argument relatif aux corsaires, flibustiers et autres pirates qui ont sillonné la Caraïbe durant et après la Révolution d'Haïti s'inscrit donc dans cette longue durée. Afin de situer le discours qui a longtemps régi la représentation des pirates, remontons le fleuve du temps aux origines de la colonie de Saint-Domingue. Cette prospection promet de jeter une lumière nouvelle, bien qu'ambiguë, sur le rôle des flibustiers.

Commençons par un bref résumé du livre qui inaugure, au XVII<sup>e</sup> siècle, le nouveau genre littéraire du roman de piraterie. Au seuil de notre discussion, je dois faire une précision: dans les cinq langues où il parut, le livre signé Exquemelin, Esquemeling ou encore Oexmelin entrainait dans un discours public sur le passé récent. On l'a lu au XVII<sup>e</sup> siècle comme un livre d'histoire, non comme une fiction. En 1678 donc, à Amsterdam, parut un ouvrage qui porta le titre *De Americaensche Zee-Roovers...*, qui représentait favorablement les courses et autres raids que des flibustiers français et anglais avaient réussis contre les colonies espagnoles de la Mer du Nord (la future mer des Caraïbes). L'année suivante, une traduction allemande parut à Nuremberg, chez Christoph Riegels, sous le titre *De Americaensche Zee-*

*Roovers...*, qui représentait favorablement les courses et autres raids que des flibustiers français et anglais avaient réussis contre les colonies espagnoles de la Mer du Nord (la future mer des Caraïbes). L'année suivante, une traduction allemande parut à Nuremberg, chez Christoph Riegels, sous le titre *Die Americanische See-Raeuber* [sic]. Cette édition reproduisit fidèlement le texte et l'orientation anti-espagnole de l'original hollandais (Falbe 2009: 54-74). Deux ans plus tard, en 1681, parut une édition en espagnol sous le titre *Piratas de la América y Luz a la defensa de las Costas de Indias Occidentales*. Cette fois l'orientation de l'édition diffère du tout au tout (Falbe 2009: 75-108). Là où les *See-Raeuber* furent justifiés dans leurs attaques contre le monopole de l'Espagne catholique dans la Caraïbe, la première édition en langue espagnole prétend défendre les côtes des Indes Occidentales contre des pirates luthériens (car, aux yeux des Espagnols, tous les protestants à cette époque furent luthériens!). Les éditions en anglais et en français sont plus intéressantes encore. A Londres deux éditions parurent en 1684 chez les imprimeurs Croke et Malthus, qui toutes deux mirent en avant les exploits des corsaires britanniques – appelés *Bucaniers* du français *boucaniers* – contre les méchants impérialistes espagnols dont les cruautés, selon les préfaciers des deux éditions londoniennes, dépassaient même les exactions des corsaires. En un mot, les Espagnols avaient bien mérité tout ce que les boucaniers leur avaient infligé comme peines et supplices.

Le cycle des cinq éditions du premier livre de piraterie dans la mer caraïbe se clôt avec celle de Paris en 1686. Pour résumer ce premier tour d'horizon, il convient de constater un certain nombre d'évidences: *L'histoire des aventuriers des boucaniers et de la chambre des comptes établie dans les Indes* (ce titre, abrégé ici, renferme tout un programme) revêtait un but et un discours foncièrement étrangers à ceux de toutes les éditions qui l'avaient précédée depuis huit ans (Arnold 2007: 9-20). Pour la première fois l'éditeur parisien s'adressait à de futurs colons français qui devaient peupler et exploiter l'île de Saint-Domingue, qui ne devint légalement française que neuf ans plus tard. Ce but se précisa dans la gravure ornant le frontispice. Contrairement à toutes les éditions précédentes, celle signée Oexmelin et assurée par un certain Jean de Frontignières, représenta des Français ouvrant un échange de biens avec une princesse amérindienne. Les

bateaux que l'on voyait dans la baie, au fond de la gravure, promettaient un commerce "florissant et paisible":



Mesurons le chemin parcouru et le détournement du sens de l'édition néerlandophone: de flibustiers protestants, dont les violences furent justifiées par l'illégitimité de l'empire espagnol, ce livre est devenu – en moins d'une décennie – une réclame de la Compagnie des Indes Occidentales. Cette dernière, créée en 1666 par Colbert, avait reçu du pouvoir royal le privilège exclusif du commerce maritime avec tous les pays situés au-delà du Cap de Bonne Espérance. Jusqu'à cette date la pénétration française dans l'empire espagnol des Amériques fut l'affaire des flibustiers. Je prends un exemple célèbre qui me permettra de décrire le processus de contestation du monopole des Espagnols par la France. Pierre Bélain d'Esnambuc, gentilhomme normand, s'était illustré dans la course contre les bâtiments de la flotte espagnole avant d'être nommé gouverneur de la première colonie française dans la mer caraïbe, St. Christophe, en 1625. Or les Anglais, arrivés à St. Christophe un an auparavant, devaient partager avec les Français la colonisation de cette petite île. Dix ans plus tard, Bélain d'Esnambuc établit la présence française sur l'île Madinina, future Martinique, dont l'hostilité des populations caraïbes avait découragé les Espagnols. St. Christophe, devenue la St. Kitts britannique à la suite de rivalités européennes, est oubliée aujourd'hui comme matrice de la contestation française du monopole espagnol de la région. Or, le deuxième gouverneur français de St. Christophe, le chevalier de Poincy, pourtant commandeur du très catholique Ordre de Saint Jean de Malte, confia en 1641 la colonisation de l'île de la Tortue – au nord de Santo Domingo – à un huguenot, Le Vasseur. N'oublions pas que la colonisation française et britannique – pour ne pas parler des Hollandais – eut lieu en pleine lutte religieuse en Europe. Si les guerres de religion s'étaient terminées, dans ce sens que les armées ne se donnaient plus l'assaut au nom de la vraie religion chrétienne, la Réforme et la Contre-Réforme se combattaient toujours sur tous les fronts. Donc, il convient de placer ici, parmi les types d'échange qui eurent lieu avec l'empire espagnol, l'implantation de sociétés confessionnelles dont les rivalités durent jusqu'à nos jours. Comme nous le verrons, les corsaires, flibustiers et autres pirates relevaient souvent de ces luttes culturelles aussi bien que politiques et économiques.

Dans ces premiers temps de la contestation de la colonisation des Amériques par les Européens du Nord – Britanniques, Hollandais, Danois et Français aussi, sans parler de la brève aventure brande-

bourgeoise à l'île de Tobago – il était le plus souvent impossible de respecter dans la vie courante et surtout commerciale de la région l'exclusive imposée par le pouvoir impérial en Europe. En un mot, si le centre décrétait l'exclusive, la périphérie pratiquait la diversité. Quoique le centre cherchât à imposer l'Un – au sens où Glissant le décrit dans *Le discours antillais* – la périphérie fut caractérisée dès le début par la diversité. La flibuste a joué un rôle non négligeable dans ce processus, qui contribue à la lente créolisation de la région. Je prends un exemple au hasard dans l'histoire de l'île St. Christophe sous le gouverneur de Poincy. En principe, la colonie devait s'approvisionner en esclaves africains par l'intermédiaire de la France et de ses négriers patentés. Or, à St. Christophe ce sont des calvinistes hollandais qui font le commerce d'esclaves à partir de Curaçao, ce qui enfreint l'exclusive d'abord, mais choque également la conscience des moines capucins, qui veillent au salut des âmes des esclaves à St. Christophe. Notamment, les Hollandais font fi du trafic des enfants d'esclaves baptisés dans la foi catholique à Carthagène en les vendant à St. Christophe, soit aux Anglais hérétiques soit aux Français qui ne respectaient guère cette subtilité de leur propre foi.

Donc, au départ les corsaires français et britanniques contestaient, parfois de concert parfois en concurrents, le monopole espagnol de la région. C'est dans ce contexte qu'Alexandre Olivier Exquemelin devint le médecin de bord des corsaires qui, sous l'amiral Morgan, prirent la très riche ville de Panama en 1671. Exquemelin, étudiant en médecine et calviniste normand, a dû quitter Paris et ses études à cause du décret du 3 avril 1666, par lequel Louis XIV frappa tous les réformés en les bannissant des métiers libéraux et savants. Arrivé à l'île de la Tortue en tant qu'engagé, Exquemelin réussit à se libérer d'un contrat proche de l'esclavage pour devenir chirurgien à bord d'un vaisseau qui faisait – légalement – la course sur la marine et les villes espagnoles. Entre 1668 et 1671 il témoigne des faits d'armes de ces flibustiers, dont il tira parti une fois arrivé à Amsterdam, où il termina ses études et fut reçu à l'ordre des médecins en 1679. Le plus célèbre des flibustiers et corsaires dont Exquemelin relata les faits et gestes fut très certainement Henry Morgan qui devint lieutenant gouverneur de la Jamaïque, que les Anglais avaient prise à l'Espagne en 1655. Les liens entre la flibuste et l'administration des nouvelles colonies fran-

çaises et anglaises sont étroits et les exemples nombreux. Il nous suffira ici de nommer Bélain d'Esnambuc et Morgan.

Quant à la récupération des flibustiers et corsaires par l'imaginaire national, on constate que la Jamaïque reconnaît Morgan comme l'un des fondateurs de la colonie britannique. Cette reconnaissance vaut, semble-t-il, pour toutes les ethno-classes de la société contemporaine. En ce sens, on peut avancer la thèse que le livre intitulé *Buccaneers of America*, qui met en avant l'influence de Morgan, joue le rôle de texte fondateur de la nation. Le flibustier Morgan, reconverti en gouverneur colonial, s'est d'ailleurs offusqué du portrait que faisait de lui le livre publié à Londres sous le titre *Bucaniers of America*. À tel point qu'il a intenté un procès en diffamation contre les deux éditeurs, Crooke et Malthus. En lui donnant gain de cause, la cour a fait jurisprudence en Angleterre.

La situation en Martinique se présente tout autrement. Depuis 1935, lors du tricentenaire de la fondation de la colonie française, une statue de Bélain d'Esnambuc trône au centre-ville de Fort-de-France. Une infime minorité de la nation martiniquaise, les descendants de colons européens qui constituent aujourd'hui environ 1% de la population mais qui jouent un rôle prépondérant dans la vie économique de l'île, se réclament de leur ascendance aristocratique (le plus souvent imaginaire, d'ailleurs) en protégeant par des mariages endogames la soi-disant pureté de leur race. Le livre intitulé *Histoire des aventuriers flibustiers* constitue, en quelque sorte, la fondation fictive de leur ethno-classe (Exquemelin 2005). Depuis février 2009 la question des divisions raciales est redevenue brûlante en Martinique, à cause justement des prétentions de certains descendants de colons européens. Le discours sur les inégalités économiques en Martinique et en Guadeloupe s'est ainsi envenimé de haines raciales aussi vivaces que profondément enracinées dans la société locale.

Parmi les échanges que les corsaires et autres flibustiers réalisèrent à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, la redistribution de la richesse est certainement le premier et le mieux connu. En fait, les princes souverains de France, d'Angleterre et des Pays-Bas se servirent des corsaires, dont les prouesses sur mer sont légendaires, afin de renflouer leur trésor et financer ainsi leurs nouvelles colonies américaines. C'est ainsi que les plus astucieux parmi ces flibustiers – tels Morgan et Bélain d'Esnambuc – se firent doter de l'administration civile de certaines de ces

colonies à leurs débuts. Mais bien plus significatif, en ce qui nous concerne, fut la tendance des flibustiers, indépendants et difficiles à gérer, à frustrer le pacte colonial de chacun de ces empires en herbe. Comme nous l'avons déjà vu, les flibustiers servirent aussi d'intermédiaires commerciaux indispensables aux colons dans la région, quelle que fût leur nation de tutelle ou leur pavillon. De cette manière, ils favorisèrent l'échange non seulement d'objets de commerce à des prix intéressants, mais aussi l'échange d'idées. La première de ces idées fut celle d'une démocratie radicale, pratiquée parmi les équipages des flibustiers qui choisirent leur capitaine et fondirent la première mutuelle d'assistance maladie. Il ne faudrait pas généraliser ce phénomène, lié sans doute à la théologie calviniste de certains des flibustiers, car les pratiques des Frères de la Côte, comme ils s'appellèrent, n'eurent aucun effet sur les colonies de la région. Et s'il est vrai que les noirs s'intégrèrent à l'équipage des navires de flibuste et avaient la possibilité de monter en grade pour devenir capitaine de vaisseau, il n'empêche que les corsaires ne contestèrent guère la traite ni l'esclavage en tant que commerce. Au contraire, ils en tirèrent profit, comme de n'importe quel autre commerce. On tient des chiffres plus ou moins fiables pour l'équipage de nombreux bateaux pirates tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Selon Barry Clifford et Kenneth Kinkor (2007), un seul équipage pirate connu au début du siècle n'avait pas un seul noir à bord. Sur sept équipages recensés par les mêmes auteurs, les pirates noirs représentaient près de 100% sur deux bateaux. La représentation des pirates noirs à bord des cinq autres variait entre la 26% et 60%. Ce dernier chiffre est celui d'un équipage dont le capitaine était Barbe-Noire ("Blackbeard", Clifford/Kinkor 2007: 80). Or, à ma connaissance, aucune nation contemporaine de la Caraïbe ne se réclame de ces hommes libres et indépendants qui restent irrécupérables par l'imaginaire national.

La question se pose donc, au niveau de la fiction qui fonde la nation, est-ce que les corsaires et autres flibustiers blancs étaient récupérables par l'imaginaire de la nation indépendante? Jusqu'ici j'ai offert deux exemples d'exception: Morgan pour la Jamaïque, Bélain d'Esnambuc pour les *békés* de la Martinique. Ils représentent, pour ainsi dire, les pôles contraires du phénomène. Quand on examine la littérature et la cinématographie consacrées aux pirates, on doit tout d'abord répondre que non, ils sont toujours repoussés vers la marge de

la nation moderne dont ils représentent, en quelque sorte, la limite extrême. Une analyse plus attentive montrera cependant que la piraterie sert depuis longtemps à fonder l'identité de communautés ou de groupes marginaux par rapport aux nations de la région. À titre d'exemple, j'interrogerai ce que l'on pourrait appeler les vérités partielles, souvent basées sur des légendes plutôt que sur des faits avérés, qui prennent leurs héros dans une seule et même famille française. Les frères Laffite, Pierre et Jean, auraient, selon la légende, voué une haine féroce à l'empire espagnol. Avant d'entrer dans les détails de l'analyse, je constate au départ qu'aucun des pays caribéens indépendants ne reconnaît les frères Laffite comme ancêtres tutélaires. Leur légende reste pourtant vivace en Louisiane, au Texas et sur la côte mexicaine du Yucatán. Dans ces trois cas il s'agit de régions limitrophes de la Caraïbe et intégrées à un grand pays américain, de régions qui furent l'objet de luttes, parfois sanglantes, au cours de la constitution de la nation moderne. Encore aujourd'hui elles jouissent d'une identité réfractaire à l'imaginaire national dont la région fait partie.

On dit que le poète Homère naquit en sept villes de Grèce. Les frères Laffite, selon les chercheurs, naquirent en cinq villes de France, au moins, et étaient Bretons, Gascons, Basques ou Juifs sépharades, selon l'orientation de la légende régionale en question. Sans parler de ceux qui placent leurs origines à Saint-Domingue (Davis 2005: 1-7). Avant de passer en revue quelques histoires légendaires qui se rapportent à notre sujet, je noterai qu'il m'est impossible de désigner une version quelconque de l'histoire comme incontestablement véridique. Dans la perspective où je me place, toutes ces versions des exploits des frères Laffite se valent, car toutes visent la constitution d'une légende régionale, une fiction fondatrice, si l'on veut. Chacune de ces fictions est plus révélatrice des besoins identitaires d'un groupe ou d'une communauté qu'elle ne l'est de l'histoire prise dans le sens d'une vérité certaine. Toutes portent sur des histoires nationales enchevêtrées à celle de l'empire espagnol dans la Caraïbe.

À la fin de la période révolutionnaire, Haïti est indépendant et les sociétés esclavagistes de la région tremblent à la pensée d'une extension de son exemple. Les abolitionnistes ont gain de cause, en ce qui concerne la traite au moins. En 1807 la Grande-Bretagne et les États-Unis décrètent l'abolition de la traite des esclaves. Toutefois, et



nonobstant l'abolition, le demi-siècle entre 1809 et 1859 représente une période de floraison de la traite clandestine entreprise par des commerçants avides de gain. Parmi les États-Uniens, la plupart apparaillaient dans les ports de Boston et New York, ce qui peut surprendre. À partir du demi-siècle, leurs clipppers ultra-rapides pouvaient échapper aux bâtiments de la marine de guerre, britannique ou française, qui cherchaient à supprimer ce commerce. L'année 1859, à la veille de la Guerre de Sécession, voit le record historique d'esclaves importés clandestinement aux États-Unis, environ quinze milles (Bradlee 1974: 199). Pour rendre la situation plus ambiguë encore, on sait que les États-Unis sont restés neutres pendant la longue guerre entre la France et la Grande-Bretagne qui n'a pris fin qu'en 1815. À partir de 1808 environ et jusqu'à la fin de cette guerre, les négriers européens voulant échapper à la répression de la traite arboraient souvent le pavillon neutre des États-Unis. La France a fini par abolir la traite entre 1814 et 1815, à la fin du Premier Empire. Pour rapide et incomplet qu'il soit, ce survol suffira à établir clairement les occasions multiples et fort lucratives qui s'offraient aux marchands d'esclaves qui se sont enrichis considérablement après l'abolition de la traite légale. Si tous ces négriers étaient, aux yeux des autorités des pays abolitionnistes, des brigands sur mer, donc des pirates, certains l'étaient plus que d'autres. Ce qui nous ramène aux frères Laffite, qui ne se faisaient pas de scrupules à revendre – le plus souvent en Louisiane, au Mississippi ou à la frontière encore floue du Texas espagnol – des esclaves pris en mer aux Espagnols. Il va sans dire que cet aspect des exploits de Pierre et Jean Laffite n'entre guère dans les récits qui cherchent à les récupérer en tant que héros régionaux.

L'attitude des États-Uniens envers les frères Laffite est une sorte de "Non, mais...". Non, ils n'entrent pas dans l'imaginaire national de façon positive, à l'exception d'un épisode de la deuxième guerre d'indépendance des États-Unis. La Grande-Bretagne avait mal digéré sa défaite en 1783 et continuait à harceler la marine marchande de la nouvelle république, à tel point que les États-Unis ont déclaré la guerre contre la Grande-Bretagne en 1812. À cette époque, les frères Laffite géraient une flotte considérable qui mouillait dans une baie à l'ouest de la Nouvelle-Orléans. Depuis 1810, ils faisaient des courses fructueuses contre la marine espagnole, écoulant leurs prises en Louisiane. Ces courses, et les prises qui en découlaient, étaient légales

car couvertes par des lettres de marque de la république de Nouvelle Grenade, en guerre contre l'Espagne. Considérée sous cet angle, la flotte des Laffite battait pavillon de Carthagène et pouvait se prévaloir du statut de corsaires ou flibustiers. Or, la marine britannique a fait des ouvertures aux Laffite en 1814, afin de solliciter leur aide dans la campagne qu'elle montait contre la Nouvelle-Orléans, que le président Jefferson avait achetée à la France en 1803 seulement. Si le gouvernement de la ville et de l'état de Louisiane fut *américain* en 1814, la société, la population et les mœurs furent solidement *créoles*. C'est dire que l'attitude envers les Laffite et leur rôle dans le développement de la Louisiane dépendent, dans une très large mesure, du rapport de forces entre la périphérie et le centre. Selon les historiens de la guerre de 1812, comme on l'appelle aux États-Unis, Jean Laffite a fait un geste honorable en combattant aux côtés des Américains contre l'invasion britannique le 8 janvier 1815. Les corsaires de Laffite ont combattu avec un courage extraordinaire pour repousser l'assaut dirigé contre leur batterie de canons. Ce fait d'armes leur a valu les louanges du général Andrew Jackson, futur président des États-Unis, et la promesse de citoyenneté américaine. En définitive, si l'on consulte les historiens autres que régionaux, seule cette parenthèse dans la carrière des frères Laffite est digne de l'imaginaire national (Bradlee 1974: 18).

La Louisiane les voit d'un tout autre œil. L'historien régional Charles Gayarré, qui écrivait sur les frères Laffite au début des années 1880, affirme – et cite à l'appui de sa conviction des documents officiels – que les Laffite n'avaient jamais attaqué que des navires espagnols ennemis de Carthagène, c'est-à-dire la Nouvelle Grenade, qui autorisait leurs courses (Laffite 2003). Gayarré ajoute que, avant et après la guerre contre la Grande-Bretagne, les commerçants de la Nouvelle-Orléans traitaient avec les frères Laffite exactement comme ils faisaient avec les commerçants de New York ou Philadelphie (Gayarré 1964: 8). Pour mieux banaliser leur renommée de contrebandiers, Charles Gayarré précise que les Laffite ont trouvé, à l'embouchure du Mississippi, "les conditions géographiques, morales, commerciales et agricoles susceptibles à l'expansion de cette activité". Il ajoute qu'ils "ont rencontré l'appui enthousiaste de la population" (2). Gayarré n'hésite pas non plus devant le qualificatif de "Robins des Bois des mers" (5). Il avance, pour disculper les activités

des frères Laffite, que la population de la côte louisianaise, entre 1810 et 1820, considérait les lois douanières excessives, sinon oppressives, et que les denrées bon marché que les frères Laffite fournissaient contribuaient au développement économique de la région. Il en allait de même pour les esclaves que les Laffite importaient clandestinement dans des bateaux rapides et faciles à manœuvrer en remontant les criques et les fleuves qui communiquaient avec le golfe. Toujours selon Gayarré, “peu de gens formulaient d’objections à cette importation clandestine”, d’où l’impunité de ce commerce (4). Je résume: pour bien des historiens de Louisiane, jusqu’à une date récente, le sentiment de la spécificité démographique, historique et culturelle contribuait à faire des frères Laffite des figures emblématiques de la résistance de la région toute entière devant l’emprise du gouvernement *yankee*, considéré comme une puissance étrangère. Dans cette perspective, ils étaient des héros bien créoles, quoique nés en France.

Dès 1817 pourtant, les frères avaient rejoint d’autres corsaires sur l’île de Galveston, à l’extrémité sud du Texas espagnol, où ils ont rapidement créé un gouvernement civil et militaire qui rappelait celui des Frères de la Côte au Port Royal de la Jamaïque plus d’un siècle auparavant. Si leurs courses les amenaient jusqu’à Vera Cruz, les marchandises prises aux Espagnols se vendaient toujours sur le marché de la Nouvelle-Orléans. Cette situation de grande autonomie et de riche commerce qui échappait à la douane des pays limitrophes dura jusqu’en 1820. Toutefois le commerce lucratif de la traite clandestine ne pouvant s’organiser de façon efficace à partir de Galveston, les Laffite se sont ingéniés à construire, dès 1818, un *barracón* ou entrepôt d’esclaves sur la rive ouest de la rivière Sabine – donc, en terre espagnole – afin d’échapper aux poursuites des Américains. De là, ils vendaient des esclaves aux marchands américains qui avaient, eux, toute la responsabilité d’éviter les poursuites de ce commerce illégal. Qui plus est, les frères Laffite ont servi d’agents de renseignements auprès du gouvernement espagnol de La Havane, tandis qu’ils approvisionnaient les corsaires qui étaient l’objet de ces renseignements. Ce n’est pas le moins surprenant des détails de leur carrière.

Les historiens du Texas ont entretenu le souvenir de la présence des frères Laffite dans la région, et pour la même raison que les Créoles louisianais l’ont fait: la région orientale du Texas, limitrophe de la Louisiane, est restée rebelle à l’autorité centrale de l’état amé-

ricain et se targue toujours de sa différence culturelle. La Chambre de Commerce de la ville de Beaumont, au Texas, affiche ses attaches avec Jean Laffite (<[www.bmtcoc.org/custom2.asp?pageid=1837#B](http://www.bmtcoc.org/custom2.asp?pageid=1837#B)>). Au cœur de l'Acadie louisianaise, la ville de Lafayette a donné le nom de Jean Laffite à son centre culturel. Or, les Laffite ne furent pas plus Acadiens que Créoles. Bien entendu, ces organismes, liés au commerce et au tourisme principalement, ne mentionnent pas des atavismes moins avouables au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Dans cette même région, à la frontière du Texas et de la Louisiane, certaines communautés de blancs pauvres entretiennent toujours une haine des noirs qui, de loin en loin, passe à l'acte et font revivre momentanément la triste époque des lynchages. Ainsi dans la ville de Paris (Texas oriental), le jeune noir Brandon McClelland fut brutalement tué en septembre 2008 par des blancs, un crime qui rappela aux gens du pays le meurtre, plus brutal encore, de James Byrd, près de la petite ville de Jasper un peu plus de dix ans auparavant. Non seulement la mémoire de Jean Laffite y vit toujours mais, de façon plus significative, celle du *Ku Klux Klan* y est entretenue (<[www.amath.colorado.edu/carnegie/lit/lynch/byrd.htm](http://www.amath.colorado.edu/carnegie/lit/lynch/byrd.htm)>).

À partir de 1819 le gouvernement des États-Unis s'était fixé le but de reprendre Galveston et le repaire des pirates – car pour eux c'étaient bien des pirates – par un traité avec l'Espagne. Les frères Laffite ont dû quitter les côtes du Texas pour retrouver une base d'opérations plus sûre. Pierre a choisi la côte mexicaine du Yucatán en 1821, à une époque où la Colombie présidée par Bolívar avait mis fin aux lettres de marque et seul le Venezuela couvrait encore les corsaires de son pavillon. Jusque là, les Laffite et leurs associés avaient poursuivi leurs courses contre la marine espagnole au nom de la Nouvelle Grenade, comme auparavant. Selon l'historien régional Jorge Ignacio Rubio Mañé, les documents civils et ecclésiastiques qu'il a consultés prouvent que Pierre Laffite, l'aîné des frères, est décédé à Dzilam, dans la région de Mérida, au mois de novembre 1821 (Rubio Mañé 1984: 29). Vers cette même date, les démêlés de Jean Laffite avec la marine des États-Unis le coïnciaient de plus en plus. Il résolut de se ranger sous le drapeau de Bolívar, non plus comme corsaire, mais comme auxiliaire naval, en 1822, au moment où il apprit la mort de son frère. Quand il reprit la mer sous le pavillon de Colombie, Jean Laffite s'attaqua aux navires des États-Unis, ce qu'il

avait évité de faire auparavant. Curieusement, à partir de cette date son statut de flibustier était au-dessus de tout soupçon. Mais cinq mois plus tard seulement, le 4 février 1823, Jean Laffite reçut une blessure mortelle qui l'emporta le lendemain, à l'âge de 41 ans. Il fut enterré en mer au large de l'Honduras. Le mois suivant, la *Gaceta de Cartajena* déclara "émouvante, la mort de ce vaillant officier de marine" (Davis 2005: 464). C'est sa seule épitaphe. À la mort des frères Laffite, le Mexique et la Colombie furent indépendants et la marine britannique et américaine furent sur le point de supprimer définitivement les pirates, sous quelque terme que l'on nomme ces écumeurs des mers, dans la Caraïbe et le Golfe du Mexique.

Il est tout aussi indéniable que, depuis lors, la légende a pris le pas sur l'histoire. Les Mexicains du Yucatán, tout comme les Texans et les Louisianais, ont trouvé le moyen de faire des frères Laffite un label touristique. Si vous projetez un séjour à Mérida, vous pouvez descendre à la Maison Lafitte. Si vous préférez séjourner à la plage, le Petit Lafitte vous attend à Playa del Carmen, sur la Riviera Maya. Bref, à l'heure qu'il est, les corsaires français continuent de favoriser des échanges avec l'ancien empire espagnol, mais ces échanges relèvent désormais du tourisme de masse.

Les histoires fantaisistes que l'on a racontées, notamment sur Jean, qui a toujours la côte parmi les fans de la piraterie, ne se comptent plus. Deux d'entre elles pourront tenir lieu d'une liste exhaustive qui serait, par ailleurs, impossible à dresser:

- Retraité, sagement établi sous un faux nom dans le Missouri, Jean Laffite aurait financé la première édition du *Capital* de Marx (Laffite 1958: 133, 135).
- Et pour finir, les Laffite seraient bien nés à Pauillac, donc en Gironde, mais leur vrai nom serait Lefitto. Selon Edward Kritzler, un journaliste américain dont le mieux que l'on puisse dire est que son attitude envers la recherche historique est originale, ces juifs sépharades auraient participé, par l'intermédiaire d'autres sépharades situés stratégiquement à Amsterdam et Londres, à la colonisation de la Caraïbe tout entière! Mais le même auteur soupçonne Exquemelin d'être juif lui aussi, bien que ses origines calvinistes aient été solidement documentées depuis longtemps (Kritzler 2008: 253-54).

Notre examen montre bien que la Caraïbe – du moins dans les relations que les corsaires entretiennent avec l’histoire – est bien un kaléidoscope. On n’a qu’à faire un quart de tour pour voir le tout changer sous ses yeux!

### Bibliographie

- Arnold, A. James (2007): “From Piracy to Policy: Exquemelin’s Buccaneers and Imperial Competition in ‘America’”. In: *Review: Literature and Arts of the Americas*, 40, 1, pp. 9-20.
- Bradlee, Francis B. C. (1974): *Piracy in the West Indies and its Suppression*. London: Macdonald and Jane’s. Réimpression de l’édition de 1923: Salem: Essex Institute. Index.
- Clifford, Barry/Kinkor, Kenneth J. (2007): *Real Pirates: The Untold Story of the Whydah from Slave Ship to Pirate Ship*. Washington, D.C.: National Geographic.
- Davis, William C. (2005). *The Pirates Laffite: The Treacherous World of the Corsairs of the Gulf*. Orlando: Harcourt.
- Exquemelin, Alexandre-Olivier (2005): *Histoire des aventuriers flibustiers*. Édition établie par Réal Ouellet. Coll. Imago Mundi Textes. Paris: Presses de l’Université de Paris-Sorbonne.
- Falbe, Sandra (2009): “*Un libro que exige reescritura total en cada edición*”: *die Anfänge des Piratengenres im Kontext der Frühen Neuzeit – Verlagswesen und Übersetzungen*. Manuscrit, Université de Potsdam (Thèse de maîtrise inédite).
- Gayarré, Charles (1964): *Historical Sketch of Pierre and Jean Lafitte: the Famous Smugglers of Louisiana*. Austin: Pemberton Press. Réimpression de l’édition de 1883. s.p.
- Gould, Eliza H. (2007): “Entangled Histories, Entangled Worlds: The English-Speaking Atlantic as a Spanish Periphery”. In: *The American Historical Review*, 112, pp. 764-786.
- Grummond, Jane Lucas de (1961): *The Baratarians and the Battle of New Orleans*. Baton Rouge: Louisiana State University Press.
- Kritzler, Edward (2008): *Jewish Pirates of the Caribbean: How a Generation of Swashbuckling Jews Carved Out an Empire in the New World in their Quest for Treasure, Religious Freedom—and Revenge*. New York/London: Doubleday.
- Laffite, Christiane (2003): *Histoire des côtes colombiennes: Navigation, commerce et guerres civiles à l’époque de Bolivar*. Coll. *Recherches Amériques latines*. Paris: L’Harmattan.
- Laffite, Jean (1958): *The Journal of Jean Laffite: The Privateer-Patriot’s Own Story*. New York: Vantage Press. (Cette supercherie est à l’origine de la légende des frères Laffite pirates juifs.)
- LeBris, Michel/Serna, Virginie (2001): *Pirates et flibustiers des Caraïbes*. Paris/Daoualas: Hoëbeke.

Postma, Johannes Menne (1990). *The Dutch in the Atlantic Slave Trade, 1600-1815*. Cambridge/New York: Cambridge University Press.

Rubio Mañé, Jorge Ignacio (1984): *Los piratas Lafitte*. Iztacalso, México: Tradición.

### **Documents électroniques**

Poirier, F. (ed.) (2008): “Déclaration des puissances sur l’abolition de la traite des nègres du 8 février 1815”. In: <[www.univ-paris13.fr/CRIDAF/abolition/Docs/1815\\_02\\_08Vienna.pdf](http://www.univ-paris13.fr/CRIDAF/abolition/Docs/1815_02_08Vienna.pdf)> (27.08.2009).

“The Murder of James Byrd Jr.” (2004): In: <[www.amath.colorado.edu/carnegie/lit/lynch/byrd.htm](http://www.amath.colorado.edu/carnegie/lit/lynch/byrd.htm)> (27.08.2009).

“Community profile. Rich with History”. (Site officiel de la Chambre de Commerce de Beaumont/Texas.) In: <[www.bmtcoc.org/custom2.asp?pageid=1837#B](http://www.bmtcoc.org/custom2.asp?pageid=1837#B)> (27.08.2009).